Grèce contemporaine (LA), pamphlet historique publié en 1851, par M. Edmond About. C'est ce livre à la main que M. About fit son entrée dans la carrière littéraire, et ce début suffit pour éveiller la curiosité publique. Envoyé à l'école d'Athènes, M. About laissa volontiers les morts illustres, fort ennuyeux, pour les vivants qui l'amusaient. Il insinua dès lors, ce qu'il a bien prouvé depuis, qu'il avait résolu d'oublier autant que possible l'éducation universitaire, et que le souci tout mondain de plaire égalait pour le moins chez lui le désir d'enseigner et d'instruire. Quel scandale qu'un normalien oubliant les hauts faits de la guerre de Troie pour donner toute son attention aux palikares et aux Phanariotes ! M. About juge la Grèce comme s'il n'avait jamais lu Homère ni Sophocle. Dans ces campagnes où se promena Platon, où Diogène roula son tonneau, il vous met en présence d'un moine grossier. En fait d'Athéniens amis des arts, il vous présente un peuple ignare, chantant du nez, s'amusant à mettre en pièces les derniers débris du Parthénon et déchargeant ses fusils sur les statues. Notez que la plaisanterie impudente de M. About ne s'attaque pas à la populace. Ce manant spirituel, qui devait s'égarer un jour dans les salons d'une princesse, ne montrait pas alors le moindre respect pour les grands de la terre. « Le roi, dit-il, n'a pas assez de tempérament; la reine en a trop ! » La peinture de la Grèce moderne est sans doute notablement forcée dans ce livre de M. About; mais ce n'est pas moins un spectacle fort amusant que la vue de ce peuple de moines, de fonctionnaires et de bandits, gouverné par un prince bavarois, exploitant l'Europe civilisée, dupe de ses admirations classiques, et soumis à l'influence barbare de la Russie. Jamais on n'a plus lestement soufflé sur les illusions philhellènes. « Il est difficile, dit M. Emile Montégut, de médire de la Grèce avec plus d'atticisme. La *Grèce contemporaine* est un livre charmant, plein de trait et de malice, quelquefois perfide, où la grâce se marie à l'esprit de la façon la plus aimable. Au milieu de ses médisances les plus acérées, un sentiment vif et rapide de la beauté et de la grâce brille par intervalle, comme pour nous rappeler qu'il s'agit, après tout, de la terre où prirent naissance les dieux et les artistes. Le style est net, sans ombre, d'une sécheresse lumineuse, comme ces paysages de l'Attique que la plume de l'auteur a si bien décrits. La plaisanterie est souvent un peu prévue, mais elle est toujours mordante; et, si nous sommes un peu trop prévenus que l'auteur va tirer un feu d'artifice, il est juste de dire qu'aucune de ses fusées ne fait long feu. Ce livre, que M. About n'a pas surpassé, donne la vraie mesure de son talent et révèle chez lui toutes les qualités de l'écrivain satirique. » L'ouvrage est amusant, mais sans portée véritable.

Grèce moderne (LA), *Héros et poëtes*, par Eugène Yéméniz, consul de Grèce (Paris, 1862, in-8°). Nous voici loin du livre satirique et quelque peu injuste de M. About. M. Yéméniz, lui, n'a trouvé que des accents d'enthousiasme pour la guerre de l'indépendance. Ce sont les héros de cette lutte, soldats ou poëtes, que l'auteur groupe dans son livre autour de l'image rayonnante de la liberté. Il est un nom qui résume et personnifie toute cette guerre, c'est Photos Tsavellas, le défenseur de Souli. « Souli le terrible, dit la ballade populaire, Souli renommé dans le monde, où la Tsavellane se bat comme un palikare, en avant de tous. » Sur les hauteurs souliotes s'amoncelle peu à peu le nuage qui ira crever dans la vallée; sur un rocher s'allume l'étincelle qui embrasera la traînée de poudre répandue dans tout le pays. De Souli enfin s'élance l'orgueilleux mot d'ordre qui réunira les tribus éparses, consolidera le faisceau des bras et des volontés. Voici que les pâtres illuminent de feux la cime des montagnes et se crient les uns aux autres d'éveiller leurs frères pour la bataille. Le palikare, dont le sang doit couler aux Thermopyles, ne s'endort plus que la main sur ses pistolets et la carabine à son côté; et tandis que les femmes, superstitieuses en leur énergie, épellent tous bas des mots mystérieux et fatidiques, les guerriers, haletants, flairent le Turc, fourbissent leur sabre, et chaque Grec, errant par l'Europe, devient tout à coup un Pierre l'Ermite qui ranime, par le récit des exploits et des malheurs de son pays, les sympathies de l'Occident. Deux noms symbolisent cette seconde période de la lutte : Botzaris et Byron.

De nouveau, le tableau change : la lutte, jusqu'ici engagée dans les noirs défilés ou dans les villes, prend maintenant les flots de la Méditerranée pour théâtre. La Grèce moderne avait son Léonidas dans la personne de Marc Botzaris; elle eut son vainqueur de Salamine dans l'illustre navarque de l'archipel, Miaoulis. N'oublions pas, parmi ces héros de la liberté, Constantin Canaris, Georges Karaiskakis, Athanase Diakos et le moine klephte, décapuchonné pour le combat. Veut-on savoir maintenant pourquoi l'Europe, après Navarin, se montra si vite désenchantée de la Grèce moderne ? M. Yéméniz nous le dit : « C'est qu'on s'attendait à voir la Grèce reparaître sur la scène du monde avec toutes les gloires, toutes les vertus et toutes les splendeurs de son passé; mais l'on oubliait trop facilement les obstacles créés par quatre siècles de servitude, d'ignorance et de barbarie... Il faut songer cependant qu'à l'effort d'héroïsme par lequel les Hellènes avaient reconquis leur indépendance, succéda aussitôt un travail de régénération morale et intellectuelle, travail lent, obscur, difficile, qui ne put que s'opérer silencieusement, sans phases brillantes. Si l'on se souvient que les Turcs, expulsés de la Hellade, ne laissèrent après eux que des ruines, au milieu desquelles errait une population décimée par les batailles et luttant contre la misère après avoir lutté contre ses oppresseurs; si l'on compare enfin avec impartialité la Grèce d'aujourd'hui à celle de 1828, on reconnaîtra qu'en définitive elle a fait ce qu'elle pouvait faire dans les limites restreintes et avec les frêles éléments de progrès que lui a octroyés la diplomatie européenne. »

M. Yéméniz expose ensuite, peut-être avec quelque exagération, les progrès déjà réalisés par la littérature grecque contemporaine, et exprime pour l'avenir un espoir que nous partageons avec lui.

GRECINUS (Julius), sénateur romain. V. GRÆCINUS.

GRÉCISÉ, ÉE (gré-si-zé) part. passé du v. Gréciser. Qui a reçu une forme grecque ou des mœurs grecques : *Mot* GRÉCISÉ. *Colonie* GRÉCISÉE. *Saint-Antoine de Padoue présente un monument gothique* GRÉCISÉ, *style particulier aux anciennes églises de la Vénétie.* (Chateaub.)

GRÉCISER v. a. ou tr. (gré-si-zé — rad. *grec*). Donner la forme grecque, la tournure grecque ou les mœurs grecques à : GRÉCISER *un mot.* GRÉCISER *un nom. Du Bellay ne demandait pas qu'on latinisât ou qu'on* GRÉCISÂT *la France, mais qu'en dévorant les anciens on les digérât.* (Rigault.)

GRÉCITÉ s. f. (gré-si-té — rad. *grec*). Philol. Caractère d'un mot qui est grec : *Disputer sur la* GRÉCITÉ *d'une expression.* ‖ *Haute grécité*, Grec de l'époque classique et littéraire, depuis les temps anciens jusqu'après la mort d'Alexandre. ‖ *Basse grécité*, Grec en usage sous les successeurs d'Alexandre, et surtout celui dont on s'est servi dans l'empire d'Orient.

GRECO (Joachim), surnommé **il Calabrese**, célèbre joueur d'échecs italien, né dans l'ancien royaume de Naples. Il vivait dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Pendant un voyage qu'il fit dans les principales contrées de l'Europe, il porta des défis aux meilleurs joueurs d'échecs du temps, battit constamment ses adversaires et gagna ainsi des sommes considérables. Il est l'auteur d'un *Traité du jeu d'échecs*, traduit en français et publié à Paris (1696, in-12).

GRÉCO-LATIN, INE adj. Qui appartient au grec et au latin : *Des formes* GRÉCO-LATINES.

— Philol. *Langues gréco-latines*, Famille de langues composée du grec, du latin et de tous les idiomes modernes qui en sont dérivés.

GRÉCOMANIE s. f. (gré-ko-ma-nî — de *grec*, et de *manie*). Manie d'imiter les mœurs, les usages, la langue des Grecs : *La* GRÉCOMANIE *a subsisté chez les médecins et les naturalistes.*

GRÉCO-ROMAIN, AINE adj. Qui a rapport aux Grecs et aux Romains : *Architecture* GRÉCO-ROMAINE.

— Hist. *Empire gréco-romain*, Empire d'Orient, qui avait Constantinople pour capitale.

— Chronol. *Période gréco-romaine*, Période, admise par les Grecs et les chrétiens d'Orient, qui commençait à la création du monde, placée 5,508 avant J.-C.

GRÉCOSTASE s. f. (gré-ko-sta-ze — du lat. *græcus*, grec; *stasis*, station). Antiq. rom. Endroit du comice où s'arrêtaient les députés que les nations étrangères envoyaient au sénat romain; édifice public où ils étaient logés pendant leur séjour à Rome.

— **Encycl.** C'est dans la *grécostase* que les ambassadeurs étaient entretenus aux frais de l'Etat pendant tout le temps que durait leur mission, et c'était là qu'ils attendaient que le sénat les admît à ses séances. D'après M. Léveil, qui a remarquablement restitué la Rome antique, la *grécostase* avait la forme d'un temple périptère, avec des colonnes en marbre blanc, d'ordre corinthien, et cannelées. Elle reposait sur un soubassement très-élevé, et avait deux portes, l'une sur sa façade, et l'autre sur le *comitium*, sans doute pour communiquer plus facilement avec la Curie. Elle était couverte en dalles de marbre. Trois colonnes corinthiennes magnifiques, avec une portion de leur entablement, encore debout à l'angle N.-E. du mont Palatin, sont, selon toute probabilité, des débris de cet édifice. Nous trouvons dans Caristie, qui a publié en 1821 un plan de cette partie du Forum romain, des détails curieux sur les fouilles qui furent pratiquées de 1809 à 1818 en cet endroit, et qui amenèrent la découverte des restes de cet édifice. Les fouilles faites en 1813 avaient déjà fait connaître une partie des fondations des trois colonnes qui existent encore; celles qui furent pratiquées de 1816 à 1818 ont découvert l'escalier latéral à gauche et diverses substructions. Lors des fouilles que M. de Blacas, ambassadeur de France à Rome, fit exécuter en cet endroit, on découvrit treize massifs de maçonnerie en retour, ce qui permet de fixer à treize le nombre de colonnes que cet édifice avait sur le flanc. MM. Caristie, Palladio et un grand nombre d'antiquaires ont cru voir dans ces ruines les restes du temple de Jupiter Stator; outre que ce monument ne devait pas être construit dans de pareilles proportions, nous lisons dans une épître de Cicéron à Quintus son frère qu'une séance du sénat fut interrompue par des clameurs venant de la *grécostase*, ce qui confirme à ce monument la place que nous lui avons assignée. On ne connaît pas au juste la date de la construction de la *grécostase*; mais tout à porte croire qu'elle suivit de près la promulgation des lois des Douze Tables. Elle fut dévorée par un incendie qui la détruisit de fond en comble sous les empereurs; le style de l'architecture des débris qui subsistent encore aujourd'hui fait penser qu'elle fut reconstruite vers l'époque du règne d'Antonin.

GRÉCOURT (Jean-Baptiste-Joseph WILLART DE), poëte licencieux et ecclésiastique français, né à Tours en 1683, mort dans la même ville en 1743. Il descendait d'une famille noble, originaire d'Ecosse. Sa mère, veuve, sans fortune et chargée d'élever plusieurs enfants, était directrice des postes à Tours. Il fit de brillantes études à Paris sous la surveillance d'un oncle; obtint, dès l'âge de treize ans, un canonicat à Saint-Martin de Tours, puis vint se fixer à Paris, où ses protecteurs lui firent donner une de ces sinécures ecclésiastiques qu'on appelait des *chapelles*. Grécourt débuta par la prédication, mais y renonça bientôt afin de se livrer tout entier à son goût pour les plaisirs. Il eut de fréquents rapports d'amitié et de libertinage avec le maréchal d'Estrées et le duc d'Aiguillon. Le premier le menait fréquemment aux états de Bretagne; le second le recevait comme commensal dans son château de Veret, où l'on faisait, débitait et même imprimait des vers licencieux, dont on a un recueil portant la date de 1735. Notre chapelain, collaborateur de la princesse de Conti et du P. Vinot, oratorien, menait bonne et joyeuse vie à Veret, qu'il appelait, non sans raison, son *Paradis terrestre.* L'abbé était gai, d'humeur facile, d'un tempérament sensuel, d'une parfaite insouciance, sans aucune espèce d'ambition de fortune ou de gloire. On pouvait le citer comme le prototype de l'épicurien en rabat. Le financier Law voulut l'entraîner dans son orbite, le faire riche; mais Grécourt ne put se résoudre à renoncer au doux *far-niente*, à la muse décolletée, il ne voulut pas troubler sa vie par des préoccupations et des calculs d'intérêt. Il remercia néanmoins Law par un apologue estimé qui a pour titre : le *Solitaire et la Fortune.* Il écrivait, d'ailleurs, sans soin, comme en se jouant, et ne recherchait que l'ordure, la gravelure dégoûtante, l'obscénité. La plupart de ses pièces de vers sont d'une crudité telle que le biographe le moins scrupuleux n'oserait les reproduire. Cependant, nous avons extrait de ces immondices deux épigrammes qu'on peut rééditer :

> La Grèce, si féconde en fameux personnages
> Que l'on vante tant parmi nous,
> Ne put jamais trouver chez elle que sept sages :
> Jugez du nombre de ses fous !

L'autre épigramme est plus dans le genre ordinaire du rimeur, la voici :

> « Vous répondrez, ô corrupteurs de filles !
> Disoit en chaire un docteur véhément,
> Vous répondrez de chaque peccadille
> Qu'elles feront avant le sacrement;
> Punis serez au jour du jugement
> D'avoir femelle au péché façonnée. »
> La jeune Alix, qu'un amant peu constant
> Depuis huit jours avoit abandonnée,
> S'écria : « Bon ! j'en ferai tant et tant
> Que du fripon l'âme sera damnée. »

Ses poésies ne furent publiées qu'après sa mort, en 1747. La meilleure édition est celle de 1762. Elles se composent de contes, de poëmes, d'épîtres, de chansons, de fables, etc., quelquefois spirituels et faciles, le plus souvent incorrects et négligés, presque toujours licencieux et même pis que cela. C'est un livre que les honnêtes gens ne lisent *plus*, mais qui reste comme un curieux monument des mœurs de l'époque. Outre le recueil complet de ses poésies, on a publié ses *Œuvres choisies* (Paris, 1827) et ses *Œuvres badines* (Paris, 1832). L'abbé Grécourt rédigea, en outre, le *Maranzakiniana* (1730), recueil dont le titre est emprunté au nom de Maranzac, sorte de page ou de valet, remplissant l'office de bouffon auprès du Dauphin, fils de Louis XIV.

GRECQUE s. f. (grè-ke — fém. de *grec*). Dess. lin. et Archit. Suite de lignes revenant sur elles-mêmes, toujours à angles droits.

— Techn. Scie à main, avec laquelle on exécute l'opération du grécage, qui consiste à faire sur le dos d'un volume des entailles destinées à cacher les nerfs. ‖ Nom donné aux entailles elles-mêmes : *Le livre perd de la marge du fond toute la profondeur de la* GRECQUE. (Lesné.) ‖ Petite ficelle avec laquelle on fait les nerfs de la reliure.

— Cost. Coiffe de dentelle et de mousseline, en usage dans la partie basse de la vallée du Rhône, et qui consiste en une bande entourant la tête au-dessus du front, et en une calotte rejetée en arrière pour recevoir le chignon.

— Erpét. Nom vulgaire d'une espèce de tortue terrestre.

— Entom. Nom vulgaire d'une grande espèce de sauterelle.

GRECQUÉ, ÉE (grè-ké) part. passé du v. Grecquer : *Volume* GRECQUÉ. *Reliure* GRECQUÉE. *Un livre* GRECQUÉ *est beaucoup plus aisé à coudre que celui qui ne l'est pas, en ce que les trous pour passer l'aiguille sont tout faits.* (Lesné.)

GRECQUER v. a. ou tr. (grè-ké — rad. *grecque*). Techn. Faire sur le dos d'un volume des entailles pour cacher les cordelettes qui soutiennent la couture : GRECQUER *un volume.*

GREDIN, INE s. (gre-dain, i-ne — du germanique : gothique *gredags*, affamé, famélique, goulu, avide, de *gredus*, faim; ancien haut allemand *gratag*, affamé, famélique; anglo-saxon *grædig*, goulu, gourmand, avide; ancien scandinave *gradugr*, avide, *grad*, faim, toutes formes que l'on peut comparer à l'ancien slave *glodu*, faim, avidité, et qui se rapportent à la racine sanscrite *gardh*, désirer vivement, d'où aussi *gardhra*, avide, nom qui désigne le vautour en sanscrit). Homme sans honneur, sans considération : *C'est un franc* GREDIN.

> Il semble à trois *gredins*, dans leur petit cerveau,
> Que, pour être imprimés et reliés en veau,
> Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes.
> MOLIÈRE.

‖ S'emploie souvent dans le sens vague que sont susceptibles de prendre la plupart des termes injurieux : *Mon* GREDIN *de neveu voudrait me voir enterré.*

— s. m. Mamm. Race de petits chiens anglais semblables aux épagneuls : *Le grand et le petit épagneul, qui ne diffèrent que par la taille, transportés en Angleterre, ont changé de couleur du blanc au noir, et sont devenus, par l'influence du climat, grand et petit* GREDIN. (Buff.)

GREDINERIE s. f. (gre-di-ne-rî — rad. *gredin*). Caractère ou acte de gredin, improbité, friponnerie : *Je connais sa* GREDINERIE. *Toutes ces* GREDINERIES *auront leur châtiment.*

GREDOS (SIERRA DE), chaîne de montagnes de l'Espagne centrale, séparant le bassin du Douro de celui du Tage, entre les provinces de Salamanque et d'Avila au N., de Cacérès et de Tolède au S.; longueur, 90 kilom.

GRÉÉ, ÉE (gré-é) part. passé du v. Gréer. Garni de son gréement : *Navire* GRÉÉ. *Barque* GRÉÉE.

GREELEY (Horace), journaliste américain, né à Amherst (New-Hampshire) le 3 février 1811. Il appartient à une famille d'honorables fermiers et reçut à l'école de sa ville natale une instruction fort élémentaire, puis entra, comme apprenti, dans l'imprimerie du *Northern Spectator* de Pultenay, dans l'Etat de Vermont, où ses parents étaient venus se fixer. En 1830, le *Northern Spectator* ayant cessé de paraître, M. Greeley alla chercher à New-York de nouvelles occupations. Là, tout en s'efforçant de compléter son instruction, il s'occupa des moyens de créer la presse à bon marché. Dans ce but, il fonda successivement un journal à deux sous, le *Morning-Post*, qui ne vécut que trois semaines; un journal hebdomadaire, le *New-Yorker* (1834), qui parut pendant sept années consécutives, et deux feuilles provinciales : le *Jeffersonien* et le *Log Cabin.* Enfin, il créa, le 11 avril 1841, le *New-York Tribune*, un des journaux les plus populaires et les plus lus parmi les feuilles hebdomadaires des Etats-Unis, et qui est toujours resté l'organe du parti le plus avancé dans ce pays. Le *New-York Tribune*, journal anti-esclavagiste, se distingue surtout par le talent de ses rédacteurs ordinaires et par ses informations. Lorsque son fondateur fut envoyé au congrès, en 1848, l'intérêt du journal s'en accrut d'autant. En 1851, M. Greeley vint en Europe pour visiter l'exposition universelle de Londres, et adressa au *New-York Tribune* ses impressions sur l'ancien monde, qui ont été réimprimées sous le titre de *Coup d'œil sur l'Europe.* Quelques années plus tard, il visita l'établissement des Mormons à Utah, et publia dans son journal un intéressant récit de cette excursion. La biographie détaillée de M. Greeley a été publiée par M. James Parton, le biographe de Aaron Burr et d'André Jackson. Disons encore que M. Greeley, whig renforcé et patriote ardent, s'est cependant opposé de toutes ses forces à la mise en jugement du général Lee, et qu'il a conseillé la modération aux fédéraux vainqueurs (1865). La fermeté avec laquelle M. Greeley a défendu toute sa vie les principes les plus libéraux, et le talent dont il a fait preuve dans la rédaction et la direction de plusieurs journaux, mais surtout du *New-York Tribune*, ont fait songer le nombreux parti dévoué aux mêmes principes à le proposer pour candidat à la présidence des Etats-Unis, où il succéderait à Grant, l'heureux et l'habile général qui sut vaincre les confédérés du Sud et mettre fin à l'horrible guerre de la sécession. Grant, de son côté, pose de nouveau sa candidature, et bientôt le peuple de la grande république américaine décidera par ses votes si le vainqueur des esclavagistes restera pendant quatre nouvelles années à sa tête, où s'il cédera la place à un nouveau président. Plus heureuse que nous, la république du nouveau monde n'a rien à craindre du résultat de ses votes, et, quel que soit son nouveau président, elle est sûre d'avance qu'il ne tentera rien pour la détruire et pour usurper le pouvoir absolu.

GRÉEMENT s. m. (gré-man — rad. *gréer*). Mar. Ensemble des objets nécessaires pour gréer un bâtiment ou une partie du bâtiment : *Le* GRÉEMENT *d'un lougre. Le* GRÉEMENT *d'un mât, d'une vergue. Le* GRÉEMENT *des bâtiments de la Méditerranée est passé en proverbe par sa beauté pittoresque et recherchée, et l'on y rencontre tour à tour le chebec, la felouque, la polacre, la galiote et quelquefois le lougre.* (Defauconpret). ‖ Art ou action de gréer les bâtiments : *Connaître le* GRÉEMENT. *Procéder au* GRÉEMENT *d'une frégate.* ‖ Quelques-uns écrivent GRÉMENT.

GREEN s. m. (grinn — mot angl. qui signifie *vert*). Bot. Espèce de mousse.

GREEN, nom de plusieurs circonscriptions communales et comtés des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat d'Indiana, dans le Missouri, dans l'Ohio, etc.

GREEN (Matthieu), poëte anglais, né en 1696, mort en 1737. Il consacra les loisirs que lui laissait une modeste place dans l'administration des douanes à composer des écrits soit en vers, soit en prose. La plus remarquable de ses compositions est un petit poëme d'humour et d'esprit, également original par le fond et par la forme, intitulé le *Spleen.* Ce poëme, qui eut un grand succès, fut publié après la mort de l'auteur, ainsi que ses autres poésies, dans divers recueils. Aikin a publié, sous le titre de *Spleen et autres poésies* (1796, in-8°), les écrits de cet agréable poëte.

GREEN, astronome et navigateur anglais du XVIIIe siècle. Lorsque, en 1768, à l'instigation de la Société royale de Londres, le gouvernement anglais mit le capitaine Cook à la tête d'une expédition dont l'objet, exclusivement scientifique, était d'aller observer à Otahiti le passage de Vénus sur le disque du soleil, Green fut désigné pour en faire partie en qualité d'astronome. L'*Entreprise*, partie de Plymouth le 26 août 1768, arriva sans accident à l'île du Roi-George III, nommée Otahiti par les naturels, et jeta l'ancre dans la baie de Port-Royal, qu'ils appelaient *Matavai.* Ne perdant pas de vue le but de l'expédition, Cook fit installer à terre un observatoire, sous la direction de Green. A mesure qu'approchait l'époque où le passage de Vénus devait être observé, une grande inquiétude commençait à se manifester parmi les savants, qui redoutaient de voir le grand objet de leur expédition manquer par quelque circonstance imprévue, comme un brouillard de quelques heures, ou tout autre défavorable changement de temps. Du reste, un détachement fut prudemment envoyé à Ciméo, petite île éloignée d'environ vingt lieues, et un autre à Otahiti même, à l'ouest de la baie Matavai, afin de diminuer par le nombre des observatoires les chances d'un insuccès complet. Enfin, le grand jour arriva; c'était le 3 juin, et le soleil se leva dans un ciel sans nuages. L'observation se fit heureusement sur les trois points, et nos voyageurs furent délivrés de leurs inquiétudes, le principal résultat de leur mission étant ainsi obtenu. L'*Entreprise* quitta alors Otahiti. Pendant la traversée, et avant d'arriver au Cap, Green mourut des suites des fatigues qu'il avait éprouvées et ne put revoir l'Angleterre, où Cook arriva le 12 juin 1770, après une navigation de deux ans onze mois.

GREEN (Valentin), habile graveur anglais, né dans le comté de Warwick en 1739, mort en 1813. Il se fixa, en 1765, à Londres, où son talent le fit rapidement connaître. Il excellait dans la gravure à la manière noire et en mezzo-tinto. Ses estampes d'après *Reynolds* et celles où il a reproduit les tableaux de la *Galerie de Dusseldorf* sont particulièrement estimées. Il a écrit : *Revue des beaux-arts en France sous Louis XIV, comparés à leur état présent en Angleterre* (1783, in-4°); *Histoire de la ville de Worcester* (1796, in-4°), etc.

GREEN (Jean-Richard GRIFFORD), historien et publiciste anglais, né en 1758, mort en 1818. Ayant dissipé sa fortune, il passa sur le continent, prit alors le nom de **Grifford**, revint en Angleterre en 1788, consacra sa plume à la défense des idées conservatrices, collabora au *British Critic*, puis à l'*Anti-Jacobin review* et fut pensionné par le gouvernement. Ses principaux ouvrages sont : le *Règne de Louis XVI et l'histoire complète de la Révolution* (Londres, 1794, in-4°); *Histoire de France* (Londres, 1795, 5 vol. in-4°); *Histoire de la vie de William Pitt* (Londres, 1809, 3 vol. in-4°).

GREEN (Thomas), littérateur anglais, né près d'Ipswich en 1770, mort en 1825. Il abandonna la jurisprudence pour s'occuper uniquement de travaux littéraires et jouir de sa grande fortune. On lui doit des ouvrages aussi remarquables par l'agrément du style que par la profondeur des vues et la pénétration de l'esprit : *The Micthodian* (Londres, 1798, in-12); *Examen du principe essentiel du nouveau système de morale, tel qu'il est établi et appliqué dans la recherche sur la justice politique par Godwin* (Londres, 1798, in-8°); *Extraits du journal d'un ami de la littérature* (1810, in-4°).

GREEN, célèbre aéronaute anglais, né en 1785, mort à Londres en 1870. C'est à lui qu'on doit l'utile invention du *guide-rope* ou corde traînante. Au mois de septembre 1836, il exécuta la plus longue traversée aérienne que l'on eût vue jusqu'alors. En effet, il partit de Londres, franchit la Manche et, après une navigation de dix-huit heures, descendit sain et sauf dans le territoire de Nassau, en Allemagne.

GREEN (Nathaniel), général américain. V. GREENE.

GREENBURG, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat et à 32 kilom. N. de New-York; 3,661 hab. ‖ Autre bourg des Etats-Unis, dans l'Etat de Pensylvanie, à 50 kilom. S.-E. de Pittsburg, à l'une des sources du Youghiogeny; 2,000 hab. ‖ Autre bourg des Etats-Unis dans le Kentucky, à 110 kilom. O. de Lexington, sur le Green-River; 2,120 hab.

GREENBUSH, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, sur la rive gauche de l'Hudson, presque en face d'Albany; 5,000 hab.

GREENE, nom de plusieurs circonscriptions communales et comtés des Etats-Unis d'Amérique. Les plus importants sont : GREENE, dans l'Etat de Pensylvanie, sur la Monongahéla; 2,300 hab.; et GREENE, dans l'Etat de New-York, à 70 kilom. S.-E. de Syracuse; 3,763 hab.

GREENE (Robert), poëte anglais, né à Norwich en 1560, mort en 1592. Il fut d'abord ministre protestant, abandonna sa femme, et abrégea ses jours en se livrant à la plus crapuleuse intempérance. On lui doit quarante-deux ouvrages, dont les suivants ont conservé quelque valeur comme peinture des tavernes de Londres à cette époque : les *Quatre sous d'esprit de Robert Greene* (1592); le *Repentir de Robert Greene* (1592); les *Adieux de Greene à la folie* (1617). Ses œuvres dramatiques, parmi lesquelles nous citerons : *The Pinner of Wakefield* (1599), *Mucedorus and Amandine* (1611), ont été recueillies par Al. Dyce et publiées à Londres (1831, 2 vol. in-8°). On trouve dans les écrits de Greene de l'imagination, de la facilité, de la gaieté; mais son style négligé se ressent, comme ses idées, des lieux et de la mauvaise société qu'il fréquentait.

GREENE (Edouard BURNABY), littérateur anglais, mort en 1788. Il ajouta à son nom de Burnaby celui de **Greene**, sous lequel il est surtout connu. Il exerça la profession de brasseur, puis tomba dans un état voisin de la misère. On a de lui : des *Essais poétiques* (1772, in-8°); *Quelques mots à l'oreille de l'auteur de* Theliphthora *en faveur de la raison et de la religion insultées dans cet ouvrage* (1781, in-8°), et des traductions d'*Anacréon* (1768), de *Pindare* (1778), d'*Apollonius de Rhodes* (1781).

GREENE (Nathaniel), général américain, né à Worwick (Rhode-Island) en 1742, mort en 1786. Il appartenait à une famille de quakers. Au commencement de la guerre de l'indépendance, il prit le commandement d'une brigade, au grand scandale de ses coreligionnaires, à qui il est sévèrement défendu de prendre part à des luttes où peut être versé le sang humain. Successeur de Gates comme général en chef de l'armée des Carolines (1780), il manœuvra avec beaucoup d'habileté contre lord Cornwallis, le battit dans plusieurs rencontres, et remporta une victoire décisive à Entaw-Springs (Géorgie), le 7 septembre de la même année. Une médaille fut frappée en son honneur. A sa mort, Washington lui paya un juste tribut de regrets, et on lui éleva un monument dans la salle des séances de la législature. Sa *Vie* a été publiée par M. Johnston en 1822 (2 vol. in-4°).

GREENE (George Washington), écrivain américain, né à East-Greenwich (Rhode-Island) le 8 avril 1811. Il est le petit-fils du précédent, et remplit, de 1837 à 1845, l'emploi de consul des Etats-Unis à Rome; à son retour en Amérique, en 1847, il fut nommé professeur de littérature moderne à l'université de Brown. Il a publié des *Etudes historiques* (New-York, 1850); de nombreux articles sur Pétrarque, Machiavel, Manzoni, la Réforme, etc.; une édition d'*Addison* (1854), et la *Vie et les écrits de Nathaniel Greene* (1855). Sa mauvaise santé l'a obligé d'interrompre ses importants travaux sur l'histoire d'Italie.

GREENFIELD, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Massachusetts, à 120 kilom. O. de Boston, sur la rive droite du Connecticut; 2,700 hab. Fabrication de coton et d'huile. ‖ Autre, dans l'Etat de New-York, à 48 kilom. N. d'Albany; 2,803 hab.

GREENLAW, ville d'Ecosse, ch.-l. du comté de Berwick, à 57 kilom. S.-E. d'Edimbourg, sur le Blackadder; 1,355 hab.

GREEN-MOUNTAINS, littéralement *montagnes Vertes*, chaîne de montagnes des Etats-Unis, ramification des Alleghanys. Cette chaîne s'étend depuis le cap West-Rock, près de New-Haven, dans le Connecticut, jusqu'à la frontière du Canada, à travers les Etats du Connecticut, de Massachusetts et de Vermont. Les points culminants sont : le Mansfeld, 1,390 mètres; le Camels-Runy, 1,354 mètres. Cette belle et longue chaîne de montagnes, qui tire sa dénomination de la verdure de ses forêts, a laissé son nom à un des Etats qu'elle traverse du S. au N., l'Etat de Vermont.

GREENOCK, ville d'Ecosse, comté de Renfrew, à 31 kilom. N.-O. de Glasgow; 42,098 hab. Port spacieux et commode sur le golfe de la Clyde. Construction de navires; fabrication de toiles à voiles; raffineries de sucre; filatures de coton; pêche du hareng. Commerce actif avec les Indes. Service régulier de bateaux à vapeur pour Belfast et Liverpool. On y remarque de larges quais, des bassins pouvant contenir 500 navires, un hôpital, une prison, une bourse, un théâtre, des banques, des écoles, plusieurs églises, de belles librairies, etc. Un magnifique aqueduc amène, de collines situées à 6 ou 7 milles de la ville, l'eau nécessaire aux habitants. Patrie de Watt, l'inventeur, ou du moins le metteur en œuvre de la machine à vapeur; une statue lui a été érigée en 1838. Du rivage de la Clyde et des collines qui dominent la ville, on jouit d'une vue magnifique.

GREENOCKITE s. f. (gri-no-ki-te — du nom du minéralogiste anglais lord *Greenock*). Minér. Sulfure de cadmium naturel.

— **Encycl.** La *greenockite* n'a encore été rencontrée qu'à Bishoptown, comté de Renfrew, en Ecosse. Elle se présente en petits cristaux dans les cavités d'un trapp porphyrique amygdaloïde. C'est une substance transparente, surtout quand elle est réduite en lames minces, et dont l'éclat, gras et très-vif, se rapproche de l'éclat adamantin. Sa couleur varie entre le jaune de miel et l'orangé. Sa dureté est de 3, 5, et sa pesanteur spécifique de 4, 9. D'après Descloizeaux, la forme fondamentale de ses cristaux est un prisme hexaèdre régulier, dans lequel un côté de la base est à la hauteur comme 418 est à 689, et qui possède un clivage très-facile parallèlement aux bases, et des traces de clivage parallèlement aux faces latérales. La *greenockite* se compose, en poids, de 77,59 de cadmium et de 22,41 de soufre. Elle décrépite au feu et devient rouge; mais elle reprend sa couleur jaune primitive par le refroidissement. Finement pulvérisée, elle se dissout facilement dans l'acide chlorhydrique.

GREENOUGH (Horatio), sculpteur américain, né à Boston en 1805, mort en 1852. Il visita à différentes reprises l'Italie et y devint l'ami de Thorwaldsen. Il se lia plus intimement encore avec le célèbre Fenimore Cooper, en qui il trouva un généreux protecteur. Parmi les œuvres les plus remarquables de cet artiste, on cite : les *Chérubins chantants*, groupe; un buste de *John Quincy Adams*, sixième président des Etats-Unis, et la statue colossale de *Washington*, qui fut commandée à Greenough par le congrès, et qui est placée aujourd'hui devant le Capitole de Washington. Sur le socle de cette statue sont gravés ces mots si connus : *First in war, first in peace, first in the hearts of his countrymen* (le premier dans la guerre, le premier dans la paix, le premier dans les cœurs de ses compatriotes). Il a laissé, sur les beaux-arts, quelques écrits qui ont paru sous le titre de *Æsthetics at Washington* (New-York, 1853).

GREENOVITE s. f. (gri-no-vi-te). Minér. Variété de sphène de couleur rose, qu'on trouve à Saint-Marcel, dans la vallée d'Aoste, en Piémont.

— **Encycl.** La *greenovite* a d'abord été prise pour une substance particulière que l'on croyait être un titanate de manganèse. C'est à Breithaupt, Descloizeaux et Demours que l'on doit la connaissance de sa nature véritable. Les deux premiers ont prouvé qu'elle a les mêmes caractères extérieurs que le sphène jaune ou vert, qui est le sphène proprement dit, et le troisième a constaté qu'elle n'est, chimiquement, qu'un sphène manganésifère. D'après l'analyse de Delesse, elle renferme 30,40 de silice, 42 d'acide titanique, 24,3 de chaux, et 3,6 d'oxyde manganeux.

GREENPORT, bourg maritime des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, Etat et à 152 kilom. N.-E. de New-York, sur la côte orientale de la pointe N.-E. de Long-Island; 2,665 hab. Le port, situé à l'entrée de la baie Péconie, est excellent et assez vaste pour que les vaisseaux du plus fort tonnage puissent y pénétrer; expédition de bâtiments à la pêche de la baleine; chantiers pour la construction des navires.

GREEN-RIVER, c'est-à-dire *rivière Verte*, rivière des Etats-Unis d'Amérique, qui prend sa source dans la partie centrale de l'Etat de Kentucky, au pied du mont Vernon, coule d'abord de l'E. à l'O. pour se diriger au N., et se jette dans l'Ohio, à 15 kilom. au-dessus d'Evansville, après un cours de 400 kilom., dont 300 sont navigables pour bateaux à vapeur.

GREENSBOROUGH, bourg des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, Etat d'Alabama, à 29 kilom. E. d'Eutaw; 3,200 hab. Il est entouré de vastes plantations de coton; commerce actif.

GREENVILLE, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de New-York, à 30 kilom. S.-O. d'Albany, sur le Katskill; 3,000 hab. ‖ Autre bourg des Etats-Unis, dans l'Etat de la Caroline du Nord, à 120 kilom. S.-E. de Raleigh, sur le Tar; 3,000 hab. Navigation, commerce actif. ‖ Petite ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat du Tennessee, à 135 kilom. N.-E. de Knoxville; 3,400 hab. Forges; fabriques de soieries. Cour de justice; école classique appelée *Greenville-College*, fondée en 1794; bibliothèque publique. ‖ Bourg des Etats-Unis, dans l'Etat de l'Ohio, à 137 kilom. O. de Columbus; 2,006 hab. C'est là que s'élevait autrefois l'ancien fort de Greenville, dont il ne reste plus de traces. On trouve encore aux Etats-Unis plusieurs autres localités du même nom.

GREENVILLE (sir Richard), navigateur anglais, né en 1540, mort en 1588. Fort jeune encore, il se battit contre les Turcs en Hongrie, prit part ensuite à une guerre contre l'Irlande, puis devint haut shérif du comté de Cornwall, qui l'envoya siéger au Parlement (1571). Lorsque son beau-frère, le célèbre Walter Raleigh, résolut de fonder une colonie dans l'Amérique du Nord, Greenville s'associa à son entreprise, fit, de 1584 à 1587, plusieurs voyages en Virginie, et fonda à l'île Roanoke un établissement qui fut le véritable noyau de la colonisation virginienne. A l'époque de la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne (1588), Greenville se distingua par son intrépidité, fut nommé membre du conseil de défense, promu vice-amiral, puis chargé, avec Thomas Howard, d'intercepter un riche convoi de galions espagnols arrivant des Indes occidentales. A la hauteur des Açores, les Anglais, dont les forces se composaient de sept vaisseaux seulement, rencontrèrent une flotte espagnole de 53 voiles, qui avait été expédiée pour escorter les galions. Séparé tout à coup du reste de l'escadre, qui, en présence de forces aussi imposantes, avait repris la route d'Angleterre, Greenville résolut de se frayer un passage à travers l'ennemi, engagea le combat contre le vaisseau amiral et quatre autres bâtiments, se battit pendant près de seize heures, et repoussa quinze attaques successives de ses adversaires. Couvert de blessures, ayant son vaisseau désemparé et la plus grande partie de ses hommes hors de combat, comprenant qu'une plus longue résistance devenait impossible, l'intrépide marin proposa à son équipage, non de se rendre, mais de mettre le feu à la sainte-barbe et de couler plutôt que d'amener pavillon. Son équipage s'opposa à cet acte d'une bravoure héroïque, et accepta l'offre de quartier que lui firent les Espagnols. Transporté sur le vaisseau amiral espagnol, Greenville y mourut trois jours plus tard des suites de ses blessures. Peu de temps après la reddition, le vaisseau de Greenville avait coulé bas avec les 200 Espagnols qui le montaient. — Son petit-fils, sir BEVIL GREENVILLE, né en 1596, mort en 1643, fit partie du Parlement sous Charles Ier, embrassa avec ardeur la cause royale, lors de la guerre civile, leva des troupes à ses frais, se signala par son intrépidité à Saltash-Down, à Stratton, et fut tué à Lansdown, près de Bath.

GREENWICH, en latin *Grenovicum*, ville d'Angleterre, comté de Kent, à 10 kilom. S.-E. du pont de Londres, sur la rive droite de la Tamise, par 51° 28′ 40″ de latit. N. et 2° 20′ 15″ de longit. O.; 65,000 hab. La ville de Greenwich est l'une des plus célèbres de l'univers, grâce à son observatoire, dont le *méridien* sert à compter les degrés de latitude en Angleterre et dans les colonies anglaises; c'est d'après ce méridien que sont dressées les innombrables cartes anglaises qui se répandent dans le monde entier. Lorsque nous disons que Greenwich est situé à 2 degrés de longit. O., nous entendons par rapport à Paris; mais sur les cartes anglaises, Greenwich se trouve à 0° 0′ 0″, et Paris est porté à 2° 20′ 15″ de longit. E. La ville, admirablement située, possède un bon port de cabotage et de beaux édifices publics. Elle est bien bâtie et entourée de jardins et de délicieuses villas. « Quand on remonte la Tamise jusqu'à cinq milles de Londres, dans un brusque détour de la rivière, on découvre, dit M. Théogène Page, un magnifique tableau. Sur une rive verdoyante, à la lisière d'un parc, dont les chênes séculaires épandent au loin leurs branches et leurs ombrages, s'élèvent des portiques, des colonnes, des constructions monumentales; à travers les colonnades, l'œil se repose sur une fraîche pelouse qui conduit en pente douce à une riante colline, dont le sommet est couronné par un élégant édifice, tel qu'un temple de l'antiquité. Là tout respire une splendeur royale. C'est qu'en effet là furent jadis les châteaux des hauts et fiers barons de Glocester, puis des palais chers aux Stuarts quand ils régnaient sur l'Angleterre, chers aussi à la race qui les remplaça, mais que l'intérêt politique fit consacrer à la patrie. Guillaume et Marie transformèrent leur résidence royale de Greenwich en asile pour les glorieux débris de leurs flottes. » L'hôpital de Greenwich est sans contredit un des plus beaux édifices de ce genre de l'Europe entière, sans excepter l'hôtel des Invalides de Paris. Il consiste en quatre magnifiques bâtiments quadrangulaires que l'on appelle *King-Charle's*, *Queen-Ann's*, *King-William's* et *Queen-Mary's Hospital.* Une place, au centre de laquelle s'élève la statue de George II, sépare les deux premiers bâtiments; 300 doubles colonnes ou pilastres supportent deux colonnades remplissant l'espace compris entre les deux autres. La façade principale regarde la Tamise; elle a 150 mètres de longueur. Une superbe terrasse, qui descend jusqu'à la